



Andrew Lewis. « Venus et Apollo ». 2009. Pastel et huile sur bois. 27 x 45,2 cm
n. F. Gousset)

constituer en association. Sans s'arrêter à l'anecdote, il faut considérer le propos de manière globale car une certaine poésie s'impose au fil des images, à travers la superposition de strates temporelles. Les personnages ont l'air, tour à tour, de sortir d'un western ou d'un film de science-fiction, à moins qu'ils ne soient simplement nos contemporains, en quête d'un ailleurs.

Dans la première salle, une suite de peintures figuratives compose les scènes d'un récit. Ce sont des panneaux de bois peints à l'huile, dans des camaïeux de brun et de bleu. L'artiste raconte ses œuvres comme une histoire. Au cœur d'un désert du Far West, dans une atmosphère de suspens, un individu construit une copie de la navette spatiale Apollo 13. On y reconnaît l'intérêt de l'artiste, architecte de formation, pour des constructions d'Archigram qui ont inspiré ses premières œuvres. Par une sorte de « commission temporelle », selon les termes de Lewis, des voitures à cheval sont garées juste à côté. Au-dessus des toiles, des enfants jouent à l'intérieur de la cabine, à côté de la cage d'un hamster. Une marguerite bleue, au-dessus de leur tête, symbolise qu'ils communiquent par le langage des fleurs. Au soir de la soirée inaugurale de la navette, les visiteurs s'éteignent, après les scènes traditionnelles de Howdown.

Un tableau frappe par sa présence particulière, comme une pause silencieuse. Dans *Une lanterne à la main*, une femme couchée sur le sol semble contempler le lointain depuis l'intérieur d'une roulotte, peut-être quelques années plus tard. Peut-être se souvient-elle d'un âge d'or ? Enfin, dans la dernière toile, la carriole part sur un chemin qui mène à la perte de vue, entre deux collines. Comme les titres souvent égratés des autres toiles, celui-ci est essentiel, *L'Avenir sera banal*. De même d'Andrew Lewis, cette

expression donne l'une des clefs de l'exposition, le fonctionnement cyclique de nos existences, de l'émerveillement à l'habitude, à la banalité et à l'ennui, avant peut-être un nouveau réenchantement.

La visite se poursuit en une seconde partie que l'artiste qualifie d'« associative », et dans laquelle il s'intéresse à une forme de pensée apollinienne de l'ordre et de la raison. De petits tableaux également peints à l'huile sur bois évoquent des scènes de genre des 18^e ou 19^e siècles. On y retrouve le monde étrange et mystérieux de la série précédemment évoquée, comme commenté par ces nouvelles images. Un humour discret se manifeste par exemple dans un paysage intitulé *la Base de la tranquillité*, qui fait référence au premier pas de l'homme sur la Lune. Dans *Venus and Apollo*, deux enfants contemplant une sculpture à l'intérieur d'un appartement bourgeois. Il s'agit en fait d'une réduction de la navette spatiale ; pas très loin se dresse une statuette représentant la déesse de l'amour. Une certaine logique s'instaure alors, et l'univers lunaire d'Andrew Lewis, que l'on aurait pu prendre au premier regard pour anodin, s'éclaire jusqu'à devenir un monde familier.

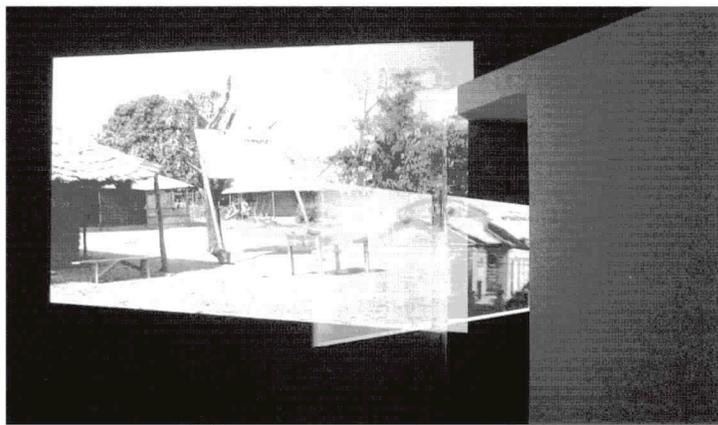
Anaël Pigeat

Cherbourg-Octeville

Mikael Levin

Le Pont du Jour
21 mars - 7 juin 2009

Cristina's History retrace l'histoire des migrations d'une famille juive au cours du 20^e siècle. Trois lieux géographiques sont évoqués dans trois salles réparties dans l'espace d'exposition. L'histoire débute en Pologne, dans le village de Zgierz, où vécut l'arrière-grand-père de Mikael Levin, qui est aussi l'aïeul de Cristina. Elle se poursuit à Lisbonne,



Mikael Levin. « Cristina's History ». 2009.
Projection de photographies, son

où naquit la grand-mère de Cristina, après que son père s'y fut installé au début de La Première Guerre mondiale. Elle s'achève en Guinée-Bissau, pays de naissance de Cristina. Dans chacune des salles, des images sont projetées (paysages urbains, photos de famille, manuscrits, cartes postales d'époque), tandis que, par l'intermédiaire d'un enregistrement sonore, Mikael Levin raconte, à travers son roman familial, l'histoire plus vaste de la modernité, celle des guerres, des empires et du colonialisme, celle aussi des promesses de progrès et de prospérité dont l'évocation ponctue chacune des séquences narratives comme un leitmotiv.

Les images et le dispositif scénographique de *Cristina's History* suggèrent une lecture dialectique de l'Histoire qui en épouse les multiples mouvements. Mouvement vertical qui transparait dans l'espace stratifié des paysages urbains photographiés par l'artiste, où les ruines du passé côtoient des constructions récentes. Mouvement horizontal d'un temps circulaire évoqué par des images qui, au moyen de projecteurs rotatifs, balayent les salles limitrophes consacrées à Zgierz, à la Pologne, et à la Guinée-Bissau.

Les clichés se croisent parfois à l'intersection des deux espaces, les territoires représentés s'interpénétrant alors comme par un effet de vases communicants. Ces chevauchements géographiques affectent les photographies elles-mêmes, lorsque les signes d'indexation d'un monde lointain transpercent le paysage d'une culture autochtone, comme cette scène de la vie africaine peinte sur la faïence typique de l'architecture lisboète. Le passé, le présent et l'avenir semblent dès lors pris eux-mêmes dans un mouvement de permutations. Au récit linéaire proféré par la voix de Mikael Levin s'oppose une vision diffractée du temps historique, chaque

époque se reflétant dans une autre, bégayant les espoirs et les échecs de la modernité. Le découpage labyrinthique de l'espace d'exposition participe de ce phénomène de désorientation. Le visiteur cherche son chemin dans un lieu et un dispositif narratif dont les repères sont perturbés. Avec *Cristina's History*, Mikael Levin nous donne à éprouver le vertige de l'Histoire.

Laurent Buffet

Paris

Harald Fernagu

Galerie Martine et Thibault de la Châtre
7 mars - 30 avril 2009

Depuis plusieurs années, Harald Fernagu vit au contact de la communauté des compagnons d'Emmaüs. Les hommes qui la composent et les objets que ces derniers extirpent des limbes de la consommation constituent les principaux éléments de son univers photographique et sculptural. La mission initiée par l'Abbé Pierre était de redonner un rôle social à des êtres et à des marchandises rejetés en marge de la société. Celle que poursuit Harald Fernagu consisterait plutôt à les élever à la dignité d'une esthétique respectueuse de la culture populaire à laquelle ils participent. Le kitsch propre à certaines de ses œuvres ne relève donc pas d'une intention de provoquer le public bourgeois de l'art contemporain. Il procède plutôt d'une réelle empathie à l'égard de la communauté des hommes qui l'inspire.

La série de quatorze photographies racontant *les Tribulations d'un curé de campagne* met en scène un modèle masculin que l'on retrouve dans d'autres œuvres de l'artiste. L'homme est ici revêtu de manière peu orthodoxe, puisque l'aube de travail qui habille son corps contraste avec le chapeau d'évêque

qui re-
grité
basculé
de la
tume
graph
import
confè
gnons
cessé
Tribul
le th
même
phanie
vidu s
type
qui se
hollan
aucun
blanc
tire s
L'abs
propri
En é
phies
d'amie
suppl
lant
d'élé
manif
sans
arbor
que le
blage
que l
du ha
divin.
public
strict
outran
vise e



Harald
Photo